

Comme quoi, la vie !

« Parti de rien, la vie m'a tout appris. »

MÉMOIRES DE GÉRARD GOBERT

Préambule

Deux raisons ont déclenché l'envie de me raconter. La première est à chercher du côté de deux camarades : Jean Victor Cario, dit « Nono », et Adrien Bedossa¹. En 2023, ils ont à tour de rôle dévoilé le récit de leur vie à travers les mots d'une plume, Cécile Strouk. Tous deux m'en ont offert un exemplaire, que j'ai dévoré d'une traite. J'étais déjà au courant des grands jalons de leur existence mais de là à les lire ! Une telle traversée leur conférerait une tout autre étoffe. Une étoffe puissante et humaine caractérisée par une trajectoire de vie admirable. Je fais notamment référence à celle de Nono, un enfant parti de rien pour devenir quelqu'un d'important. Je me suis reconnu dans son histoire, moi-même petit zonard né à Vanves dans le 92 qui a fini sa carrière, par un heureux concours de circonstances, directeur adjoint d'une Assedic puis secrétaire général du Centre Inffo.

Je dois la seconde raison à mes deux petits-enfants, Virgile, 28 ans, et Esther, 22 ans², curieux de ma vie et de mon passé. Après réflexion, il m'a semblé évident qu'il était temps, à l'approche des 80 ans, de me dévoiler. Ma femme, Évelyne, et ma sœur, Josiane, m'ont grandement soutenu dans cette démarche et c'est ainsi que j'ai mêlé mes mots à ceux de ma plume, Cécile Strouk. À ses côtés, entre Montreuil et Viry-Châtillon, nous avons sondé mes souvenirs les plus enfouis et les

1. Je connais Nono et Adrien depuis plus d'une trentaine d'années. Après avoir effectué plusieurs voyages auprès de nos épouses respectives, dont un mémorable en Turquie, nous nous retrouvons désormais tous les 4^{ème} mercredis du mois « Chez Françoise », dans le 7^{ème} arrondissement de Paris, à l'occasion de nos déjeuners Arc-en-Ciel.

2. Virgile occupe actuellement un poste de contrôleur à la Sécurité sociale tandis qu'Esther est à Science-Po Strasbourg. En préparation pour un Master Communication internationale, elle hésite encore entre un stage diplomatique au Consulat de France au Canada où elle vient de passer un an, ou un stage de sûreté nationale à Lyon chez Interpol. Avec de telles études, Esther réalise mon vœu pieux : la réussite scolaire. Je suis fier de voir que tous les deux sont bien établis dans la vie.

plus intimes. Ce fut une exploration riche en émotions et en larmes : se reconnecter à mon passé s'avéra poignant. J'en ressors grandi, satisfait de livrer ici une parole authentique qui, je l'espère, guidera mes petits-enfants et mon lectorat vers ce qui m'a toujours animé : l'authenticité, le courage et l'ambition.

CHAPITRE 1

À L'ORIGINE

Grands-parents maternels : une vie de famille nombreuse

Je n'ai guère connu mes grands-parents maternels. Les seules informations dont je dispose me proviennent de ma mère, Paulette, qui, si elle ne s'est jamais montrée prolixe, m'en a néanmoins raconté les principaux jalons.

Après 17 grossesses et 10 enfants³, ma grand-mère maternelle décède en couches le jour de la naissance de ma mère, le 12 septembre 1925, à Paris. Mon grand-père paternel, Louis Montessuy, lui, travaille pendant des années aux usines Citroën de Javel, dans le 15^{ème} arrondissement de Paris. Dans les années 1920, un terrible incendie survient dans l'usine. Louis en ressort gravement brûlé. Cet épisode l'empêche de travailler jusqu'à sa mort en 1947. Le couple habite entre la Porte de Vanves et la Porte de Versailles dans ce que l'on appelle les « fortifications de Paris⁴. » Cette famille ouvrière est pauvre au point de devoir ajouter des briques dans la soupe pour lui donner du volume. Le pain et le charbon, fourni par André Citroën à tous les ouvriers touchés par l'incident pour se chauffer l'hiver, sont leurs seuls moyens de subsistance.

Je sais, d'après ma mère, que l'entente est cordiale entre l'ensemble des enfants. Plus tard, chacun suit son propre chemin comme il est de coutume dans ces grandes familles. Parmi celles et ceux que je connais, il y a une tante baptisée « Cot » qui travaille à la SEV Marchal, usine d'accessoires automobiles spécialisée dans la fabrication d'es-

3. Avec une descendance aussi nombreuse, mes grands-parents possèdent deux livrets de famille.

4. À l'extérieur de la Capitale, alors encerclée par une petite ceinture, sont construits des immeubles recouverts de briques sur lesquels sont érigés des logements sociaux appelés « villas. » L'une de mes tantes habite la villa Masson, à la Porte de Vanves.

suie-glaces, située rue Guynemer à Issy-les-Moulineaux. Une autre, Zoé Bellegueule, dite « Laloune », tient une blanchisserie industrielle à Saint-Denis. L'un de mes oncles, Georges, est chauffeur-livreur dans la blanchisserie familiale. Connue pour être turbulent, son diminutif est « Georget ». Quant à ma mère, c'est une petite femme travailleuse dotée d'un fort caractère et d'un cœur énorme qui n'aura de cesse de penser à ses enfants : ma sœur et moi-même.

Grands-parents paternels : une vie confortable rythmée par les marchés parisiens

J'en sais davantage sur mes grands-parents paternels pour les avoir connus de leur vivant. Ma grand-mère, Marguerite Gambier, se marie à Georges Gobert qui meurt aux alentours de 1930 de la tuberculose. Le couple a un seul enfant : Roger, mon père, né le 23 janvier 1923. Par la suite, Marguerite rencontre Ernest Dumiot qu'elle épouse en secondes noces. Bien qu'il ne soit pas notre grand-père de sang, ma sœur et moi le considérons comme tel. De son métier, Ernest est couvreur-zingueur. Emprisonné pendant la Seconde guerre mondiale à la Suze-sur-Sartre, il entreprend, une fois relaxé, de vendre des fruits et des légumes sur les marchés parisiens. Notamment ceux de Grenelle, Convention, Saint-Charles et Alma. Si ma grand-mère est, dans un premier temps, bonne à tout faire chez sa sœur, Mme Mazelle⁵, elle rejoint bientôt son mari sur les marchés pour s'extraire de ce statut de subalterne.

Roger, de son côté, est un enfant rebelle qui s'entend assez mal avec son beau-père, Ernest. Il ne supporte pas le remariage de sa mère avec cet homme qui se montre pourtant prévenant à son égard⁶. Face à cette atmosphère délétère, ma grand-mère décide de placer son fils âgé de 12 ans à l'école privée Saint-Nicolas à Issy-les-Moulineaux. Non seulement elle en a les moyens mais en plus, elle est chrétienne et croyante. Bien qu'elle pense faire ce qui est juste, cet internat religieux s'avère un véritable cauchemar. En réalité, il s'agit d'une maison de redressement où Roger subit des sévices corporels qui le marquent à jamais : coups

5. Madame Mazelle est mariée à un monsieur charcutier-traiteur de 30 ans son aîné qui passe sa vie sur les marchés, lui aussi.

6. Ernest s'occupe de mon père jusqu'à sa mort le 2 août 1982 en veillant à le nourrir et à le loger.

de fouet, punitions genoux au sol et mains sur la tête pendant plusieurs heures. Probablement aussi, des sévices sexuels. Il essaye une fois de s'en échapper, en vain. Il en ressort à 15 ans transformé et traumatisé.

Grâce à leur activité de marchands forains, mes grands-parents s'enrichissent si bien qu'ils ont l'idée d'investir dans plusieurs biens immobiliers. Après l'achat d'un pavillon et d'un immeuble à Malakoff, ils font l'acquisition, en 1936, d'une résidence secondaire à Oysonville, commune française située dans le département d'Eure-et-Loir. Marguerite, qui a pour lecture mensuelle *L'Indicateur Bertrand*⁷ où sont recensées les ventes par départements, est séduite par une propriété. Doté de huit pièces, ce lieu dispose d'un jardin dessiné par un des élèves de Le Nôtre où s'élève au loin le château de Oysonville. Sans compter une dépendance extérieure et un terrain de 10 000 mètres clos au bout duquel trône majestueusement un chêne bicentenaire. Peu de temps après leur installation, quelqu'un vient frapper à leur porte : « *C'est à vous, l'arbre ?* » Un ébéniste propose de racheter le chêne à un prix équivalent à celui de la maison. Quelle aubaine !

À partir des années 1947, Oysonville devient notre lieu de villégiature à ma sœur et moi⁸. L'été, nos grands-parents nous accueillent à bras ouverts, désireux de nous apporter le bien-être qui nous fait défaut au quotidien. Nous sommes même baptisés à l'église du petit village. Lorsque ma grand-mère, mon père puis mon grand-père meurent des années plus tard, nous héritons de cette vaste propriété que ma sœur et mon beau-frère, un certain Marc Blondel, rachètent en partie pour la rénover avec goût. Dernièrement, Josiane a pris la décision de la vendre face à l'entretien colossal qu'elle nécessite.

7. Diffusé sur le plan national, « L'Indicateur Bertrand » décline l'offre immobilière du neuf, régions par régions et départements par départements.

8. Nous y passons le plus clair de notre temps entre nos 6 mois et nos 15 ans.